

RÉDACTEUR EN CHEF-DIRECTEUR

L. D'ASCO

Tous les Bureaux de Poste reçoivent les abonnements à la Bavarde

ABONNEMENTS

France... UN AN FR. 12
Etranger... 18
On reçoit les abonnements de TROIS et de SIX MOIS.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

Paris et Province : 27, rue de Clignancourt.
Lyon : 35, rue Thomassin, boîte place des Terreaux, 6, à Lyon.

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

France... UN AN FR. 12
Etranger... 18
On reçoit les abonnements de UN AN, TROIS et SIX MOIS sans frais dans tous les bureaux de poste

LES ANNONCES ET RÉCLAMES

sont exclusivement reçues

à l'Agence V. FOURNIER

14 rue Confort, Lyon

à Paris, à l'Agence HAVAS

8, place de la Bourse

LA BAVARDE

Journal d'Indiscrétions, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT LE JEUDI A PARIS ET LYON ET LE VENDREDI EN PROVINCE

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.
François RABELAIS.

AVENTURES DES COCOTTES AU TONKIN

Tirage justifié

55,000 EXEMPL.

ÉDITIONS DE LA "BAVARDE"

- 1re édition - Paris.
2e - Lyon et la région.
3e - Marseille et le midi.
4e - Nancy et l'Est.
5e - Bordeaux, Havre et Ouest.
6e - Belgique.

La Bavarde, est en vente, le jeudi à Paris et Lyon, le vendredi en province et en Belgique.

AVENTURES DES COCOTTES AU TONKIN

Comme les anciens croisés, elles sont parties au Tonkin. Qui ça? elles? Eh! parbleu, elles: celles qui sont toutes les femmes, qui résument le sexe enchanteur, elles, les divines, les horizontales, les épinglées, les pschuttentes, les belles petites, elles qui ont à être les femmes du boulevard de Gand, comme elles sont les biches du boulevard des Italiens, elles qui étaient les merveilleuses sous le Directoire, les ribardes au moyen âge, les courtisanes dans l'antiquité. Elles les filles de Sapho et de Laïs, qui se sont appelées depuis Marguerite de Bourgogne, Ninon de Lenhos, Pompadour, Lange pour ce nom presque sans transition Rigobache, Pomaré, et même Jenny Lybach. En un mot les cocottes sont parties au Tonkin.

Comment cette idée leur est venue? ce serait difficile à dire.

Une d'elle très savante - peut-être Claire du lycée - a raconté l'histoire de Pierre l'Érmitte. Hélène Courtois duchesse de... ah! ce duché qui a quelque parenté avec les confitures de Saint-James ne peut jamais venir à la mémoire.

Le départ a eu lieu de Lyon, jeudi à deux heures, on n'a pas voulu s'embarquer sans emporter la bienheureuse Bavarde. On n'aime pas la Bavarde, comme dit Louise Simonin, mais on l'achète tout de même.

C'était joli ce défilé, et toutes étaient au mieux du plus saint zèle. Le demi-monde de tous pays était représenté. Lyon, par Annette Grévinette; Paris, par Fanny Robert; Marseille, par la Haridolle.

De resté, il faut laisser la parole à celle qui a bien voulu se faire l'historienne de ce voyage homérique. La très gracieuse et très savante Clémence Grosjean a révélé les lauriers des Villahardouin et de Joinville, sans excepter ceux de Froissard. C'est son carnet que nous allons livrer à la postérité. Il figurera dans quelques siècles au Livre entre l'épée de Charlemagne et le livre d'heures de Catherine de Médicis.

Nous avons voulu prouver qu'à l'occasion les femmes étaient des hommes. Pourquoi ne le dirions-nous point la cocotte de maille? L'exemple de Jeanne d'Arc est là. Il n'y a que les méchants pour prétendre qu'il n'y a plus de putcelle parait nous.

Nous nous rendons en foule sur le quai Saint-Anvoine, ainsi nommé parce qu'autrefois on y vendait des cochons. Je ne saurais citer toutes celles qui sont là. Juliette la Suave déclare avoir des munitions pour trois mois, et elle montre une petite boîte de rien du tout. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? lui demande Marie Petit: il y a de la poudre... de riz.

Presque toutes sont parties par amour de la gloire. Quelques-unes cependant sont engagées par dépit, comme Marie Boulotte qui se trouvait trop grosse, ou comme Caro, ne pouvant se consoler du départ de son ami.

l'Italienne est heureuse; on va toucher l'Italie: le berceau de ses petits. Car on peut avoir les enfants quelque part, et les pères partout. Clo-Clo ne peut quitter des yeux le clocheton du collège. Elle n'a tant instruit. Elle est toujours tentée de dire au lieu de chers amants: chers élèves. Si bien que la distribution de ses faveurs ressemble à une distribution de prix.

Enfin, l'hélice fait un tour; l'eau bouillonne comme le corsage de Jonny Martuchou. Il n'y a pas que l'eau et le corsage qui bouillonnent; il y a des journaux que je citerais bien.

C'est un moment déchirant. Sur les quais, tout Lyon est réuni. On est venu de Vaise, des Terreaux, de la Guille, même de Saint-Jean. Notre-Dame de Fourvières a l'air joyeux. Voilà joliment des vierges folles parties qui lui faisaient concurrence; les hommes sont si peu raisonnables qu'ils préfèrent baiser une belle joue à une patenne.

On entend un chant douloureux comme un sanglot:

Adieu mamis, adieu,
A la grâce de Dieu!

Je me retourne c'est Fonfon qui foud. Le bateau file... file! file! En passant à la Mulatière ces dames soupèrent. On regrette Charbonnières, cela fait tressailler Henriette Chaillon. On ne sera donc plus la moindre partie d'écarté. Elle adore l'écarté, Mad me Henriette - de France! non de Crémieu.

Je passe les incidents du voyage. Arrivés à Marseille une parisienne, Julia Square, demande si ce n'est pas à Dijon. Elle a laissé une petite dans cette ville: Dijon dit l'Hébé du Square est le pays de ma montarde.

Bianche de Tête de Singe et Jenny Bidel boivent à qui mieux mieux. Un soir, Jenny monte sur le pont du navire - pour faire de l'astrologie: c'est les poissons qui se sont regalés. Une indiscrétion: Jenny compte rapporter un singe.

Après trois longs jours, nous abordons dans le golfe de Tong-King, nous avons passé à Kouang-Tchou-Fou à ce qu'il paraît que ça veut dire Canton. C'est un pays très drôle. Il y fait très chaud. On sait combien Amélie l'Italienne s'habille légèrement: une simple robe sur ses épaules: c'était en ce trop, à Hanoi elle a oté tout ça et elle est restée dans le simple appareil de sa vertu.

Ça a donné l'idée à toutes les autres d'en faire autant. A ce propos, Annette Grévinette, dont la taille est délicate, a voulu faire un discours; elle a dit:

Citoyennes, mes consœurs,

Ici, il n'y a pas d'hommes. Ces Chinois sont quelque chose comme des Auvergnats. Avez-vous remarqué qu'ils portent un appendice au sommet du crâne?

Pour eux, il n'est pas utile de faire de riches toilettes. On ne met des belles robes que pour épater; demande plutôt à Claire du Lycée, qui épate le Cassio avec des robes de satin rouge et qui a arboré pour le peuple un chapeau blanc, une taille marron et une robe claire. On s'habille parce que les hommes ont le plaisir de nous déshabiller. Mais ici, à quoi bon? Nous sommes sur la terre étrangère... Comme le petit Faust, il faut vaincre ou mourir. Otous nos vêtements; ça sera un sacrifice fait à la couleur locale, je dirais plus, une ruse de guerre. Nous aurons l'air sauvage... de loin, mais de près, nous ne serons pas sauvages du tout.

L'exemple est contagieux. En un instant s'envolèrent les derniers voiles. Il aurait fallu le pinceau d'Elie de Beaumont pour retracer cette scène. On aurait juré le tribut vivant d'un camp barbare vainqueur.

Ainsi armées surtout de leur vertu et de leur beauté, les dames s'avancèrent jusque sur les confins du royaume de Siam. Elles avaient confié la garde des effets à Ida Ténor et à Fonfon.

Une patrouille très forte se porta en éclaireur du côté de Ho-g-Kong. Elle était commandée par Catherine la Stéphanoise; elle comptait dans ses rangs la très puissante baronne d'Ange qui n'avait pas craint de combattre, malgré son âge avancé. On voulait savoir ce qu'étaient devenus les Pavillons-Noirs - et non les papillons noirs, comme l'écrivit Ange et Grain-de-Beauté. Le gros de l'armée attendait.

Et, à la tombée du jour, une estafette arriva ventre-à-terre: c'était Catherine Plassard. Ce qu'elle courait! Pour une courseuse, ça c'en est une! Elle apportait un billet ainsi conçu:

«Sommes tombés au p voir des ennemis. Ils abusent de leur supériorité.

Un mandarin nous a fait des ouvertures.

Oh! s'écrièrent les femmes, si les mondaines abusent ainsi, partent toutes! Nous voulons mourir de la sorte... victimes de notre patriotisme. La longue traversée avait aguîsés leurs courages.

On décida d'emporter le lendemain la position d'assaut. Vers le milieu de la nuit, la baronne d'Ange revint. Elle raconta la scène.

« Des horreurs, mes petites chattes! des horreurs que ces Chinois. Ils ne comprennent rien à notre langue. J'ai voulu m'expliquer. Impossible. Tout de suite, ils parlent d'empaler. Ce n'est pas drôe du tout. Moi, vieille femme de septante et tant d'années, j'ai été livrée à leurs dardiers outrages.

Pardon, interrompit Ma-tse la Poupée, j'entends toujours parler des dardiers et jamais des premiers... Tandis que le camp s'agitait, que Camille l'Imaude, en sentinelle, croyant pêcher des maquereaux, pêchait des Calimans; on entendait une grande rumeur. Mathilde de Bellecour colla son oreille sur le sol. E le déclara entendre des pas. Les ennemis bien sûrs, les Pavillons-Noirs de pied ferme, les volontaires attendaient.

Jamais elles n'avaient été si belles: l'orgueil, la convoitise, la haine brillaient dans leurs yeux. Ce carré nu - était digne du carré antique. Et je sais tel potache qui l'eût préféré au carré de l'hypothénuse.

Les pas se rapprochèrent. « Si au moins on avait des jumelles, objecta Fanny Jakson. » Ce qui fit pousser un éclat de rire formidable. « Des jumelles, dit Josephine Nini, va en demander à Joséphine la Plantureuse, elle en a une remarquable paire.

Un nuage se forma au loin... On commença à distinguer une ondulation derrière les replis de terrain. Il aurait fallu Mangin, le Progrès, pour décrire cette campagne.

Tout à coup Anna Nabab, jeta un cri: « Ce sont des hommes. » Et elle se sauva. Nous ne savions pas encore que Anna avait si peur des hommes... Nous pensions: ce sont des Pavillons-Noirs, pas du tout: c'étaient des marins français.

Recevoir ainsi la marine dans une tenue... légère était impossible. Fanny Robert eût beau nous adjoindre de ne point battre en retraite, jurant que pour sa part, elle se chargerait de deux, et que même, s'il le fallait, en moins d'une heure, elle en mettrait vingt hors de combat, tout le monde tourna bride.

Oh! cette retraite qu'en pensera l'histoire. Elle a abusé les soldats fuyant devant le feu de Moscou, absoudrait-elle les femmes fuyant devant le feu des marins!

L'infanterie nous poursuivait avec acharnement, essayant de nous attaquer sur nos derrières, mais les cocottes savent courir et nous arrivâmes, là où nous avions laissé nos effets, nous et-ous haletants: « jamais au grand jamais, disait Fanny Bombance: je n'ai été autant courvée de peur... Je suis sûre reprenait Jeanne Sewez que ma chemise noire en aurait déteinté. »

Ici un autre désespoir nous attendait. Ni de Fonfon, ni d'Ida Ténor, - et plus d'effets. On retrouva seulement, sur la plaine, une partition de « La Mascotte ».

Qu'étaient-ils arrivés? Ceci: L'illustre Nestor, qui nous déshabilla si bien, nous avait suivi en ballon, ni plus ni moins que Gambetta; il avait enlevé, malgré leurs cris, Fonfon et Ida Ténor, et avec elles, toutes les robes, tous les corsets, tous les vêtements pompeux et tous les vêtements intimes - et il avait ven en ça à un vieux Juif qui faisait son « bedit commerce » de Hué à Saïgon.

Mais les moines arrivaient toujours. Il n'y avait aucune résistance à faire. C'est ce que chacune de nous comprit. - Et ma foi, les marins étaient de solides gaillards, aucun ne s'en trouva plus mal.

Nous rentrâmes en France, jeudi prochain - Et plus d'une pourra bien rapporter de là-bas, des petits chinois qui n'auraient rien de commun avec le nègre Moreau.

L. D'ASCO.

L'ALMANACH DE LA BAVARDE

Nous publierons cette année l'Almanach de la Bavarde. Il est destiné à un succès colossal.

Il contiendra un article des treize rédacteurs de la Bavarde: MM L. d'A. co, E. Desclauzas, Duvergier, L. Massin, Dorsay, de Latour, de Saint-Savin, J. Sabathier, J. Vezou, M. Mephisto, E.

Dellions, Deubruck, Nestor. En outre, ce sera l'attrait principal de cette magnifique publication, il contiendra tout le premier numéro de notre journal, aujourd'hui complètement épuisé, et dont les exemplaires se sont vendus jusqu'à 30 fr.

Il contiendra aussi des portraits-charges de nos plus pschuttuses demimondaines.

Il n'en sera tiré qu'un certain nombre d'exemplaires, qui seront envoyés, franco, contre un bon de poste de 1 franc, bons qui sont délivrés dans tous les bureaux de poste.

Prière à nos lecteurs de nous faire parvenir, dès aujourd'hui, leur adhésion. La liste des envois sera close au chiffre de 500.

A UNE QUI REFUSE

Je connais les secrets de l'onde;

Ces secrets des mers en courroux;

Mais j'ignore, ô la Vierge blonde,

Les frissons de tes cheveux roux.

Je sais ce qu'aux vagues des grèves,

Disent les effrayants éclairs;

Mais j'ignore à ce que tu rêves

Quand brillent tes yeux bleus et clairs.

Je sais les voix harmonieuses

Que chantent les hymnes des bois;

Mais - tes nuits sont silencieuses.

— J'ignore le son de ta voix.

Je sais combien elle est troublante,

La strophe des luths embrasés;

Mais j'ignore, ô la nonchalante,

La chaleur de tes longs baisers.

Je sais combien la poésie,

Tient lieu de bonheurs superflus;

Mais j'ignore quelle ambrosie

Verse ton cœur à ses élus.

Ou sur la terre ou dans la mer.

Tu passes et tu ne vois rien.

Cet inconnu, blonde inconnue,

Qui sème des vers sur tes pas.

Poète des beautés païennes,

Je t'aime et ne puis l'exprimer;

Quand pourrais-je faire rimer

Mes deux lèvres avec les tiennes?

KARL MONTE.

LA SUPPRESSION DE LA PEINE DE MORT

M. Grévy a frustré les bourreaux. Des gens s'indignent: c'est un parti pris de clémence!

Paris devait voir se dresser la guillotine; Lyon aussi. Il y avait, dans les prisons de ces deux villes, deux misérables qui, ayant tué, attendaient qu'on les tuât, car la peine du talion existe encore dans la loi. Le code se réserve le droit de lyncher. Des hommes, qui ne savent pas ce que c'est que la vie, ont le pouvoir de la supprimer. Condamné de vingt ans, condamné de soixante, c'est la même peine; cependant on ôte plus d'existence au premier qu'au second. Le juge ignore la portée; il frappe en aveugle. Le livre du destin est impénétrable; on ne sait pas quand la tête est coupée quelle besogne est faite.

Depuis un siècle, nous tournons autour de l'échafaud; nous n'osons pas le renverser. Le bourreau est une puissance. La société a besoin de meurtrier légal. C'est en vain que le philosophe dénie à l'homme peccable le droit de frapper de peines irrémédiables. Un alambic qui dit: « La vie humaine est inviolable », on oppose Alphonse Karr qui s'écrie: « Je veux bien supprimer la peine de mort, mais que messieurs les assassins commencent! »

Il y a des crimes épouvantables: crimes d'individus. Les révolutions et les réactions ont leurs autres atrocités opérées en grand; ce n'est plus être criminel. Un misérable bête me mai-

son on le défère aux juges: un empereur brûle, Rome entière, on l'abandonne à l'histoire. Troppmann massacre une famille dans la plaine de Pantin, on le guillotine; Bon parte massacre la foule sur le boulevard Montmartre, on le sacre. Le corpelet pour l'un, la couronne pour l'autre. Il n'y a pas de criminel, il n'y a que des différences de crimes.

Soit: Cartouche est coupable - plus que Charles IX; - Mandrin est coupable - plus que Néron. - La société tien le monstre; elle est la collectivité contre l'unité; elle est tous contre un, et elle le tue. Lentement, froidement, elle prend cet assassin, elle le met dans une cellule spéciale, elle pousse la complaisance jusqu'à le nourrir de mets délicats; jusqu'à lui donner des vins exquis - histoire de le refaire. - Elle ramène la vie de cet homme qui va mourir - et qui va mourir parce qu'elle va le tuer. - Elle a pour son prisonnier la même tendresse que les Peaux-Rouges pour les leurs; mais les Peaux-Rouges ont l'excuse de ne les engraisser que pour les manger plus gros. Leur raffinement à la gourmandise est pour mobile. La société n'est guidée que par le désir de voir le sang couler. Il faut que cet homme meurt - assassiné par elle. - Quarante jours s'éparent la condamnation de l'exécution. Elle le soigne pour ne pas qu'il lui échappe. S'il décède dans sa camisole de force, exécuté par la nature, elle est volée.

..... L'heure a sonné. Elle envoie dans la cellule du moribond, un grave magistrat qui lui lit la sentence, très poliment.

On entoure de beaucoup de respect ce malheureux que l'on tue. - Vous comprenez? La majesté de la mort? On fait venir un perruquier qui coupe le col de la chemise: cet acier se promenant sur le cou a un avant-goût de triangle. On offre à l'êtr qui va di partir toute ce qu'il désire - sauf la liberté, et sauf la vie. On lui donne du tabac; n lui fait sucer une aile de poulet; on tra s'forme sa cellule en un cabinet de Tortoni; c'est sa tête qui doit payer l'addition.

La cérémonie se passe de très bonne heure, au lever du soleil, tout là bas, dans un faubourg. La place est pleine de monde. C'est un premier. Première représentation de la dernière minute. Le public est malé toute la lie du peuple moutonne, maintenu par les municipaux à cheval. La veille les municipaux étaient de service à l'Opéra spectacle de gala: on exécutait un auteur mort, aujourd'hui on exécute un homme vivant.

Des filles arrivent avec des gomme on sort de chez Bra tte, on a mangé soupe au lit, on va voir mourir un être humain pour se refaire. « C'est crevant », a dit Anatole. Des industriels l'onent des chaises très cher. - Plus cher qu'un bureau. La foule s'impatiente-elle regarde le décor. Au milieu de la pl ce, les deux bras de la machine montrant le poing au ciel. Le corpelet scintille, éclairé par la lune. La lune descend derrière l'horizon: on la voit bientôt toute ronde, se place oimms boule rouge sous le cout-au. Ça fait l'effet d'une sinistre tête de ng qui roulerait de nuage en nuage.

On chante des couplets de la dernière opérète en vogue. Des gens ont apporté du saucisson, on cisse la croûte. Parce qu'on va voir tuer un homme ça n'empêche pas qu'il faut qu'on vive. Enfin, le 2 heures tombent lentement; une à une, la toile se ôve, la prison s'ouvre; le grand premier rô e paraît. Des femmes qui sont belles, qui sont jeunes sont de leurs poches, des lunettes, et, dans un nuage de poudre de riz, elles regardent ce pauvre diable, qui va mourir dans un nuage de sang.

Leur femellerie coquette. Elles le détaillent: c'est un ténor en son genre.

Il est trop gros ou trop maigre, trop grand ou trop petit. Il a l'air affaissé ou décidé. Il se débat comme Troppmann, chancelle comme Billoir, on marche raisonnablement comme Labrie. Une voix d'ars a foule crie: Bravo! Il y a les Capoul de la guillotine. Lebiz on fait un.

Le bourreau - qui est payé 6.000 fr. pour ça - fait basculer une planchette, l'homme tombe dessus, le couteau tombe sur l'homme. Un bruit: l'acl du sang jaillit partout. La tête grimaçante, horrible, choit dans un panier, le corps dans l'autre.

La presse écrit le lendemain: « La justice des hommes est satisfaite! »

Il faut avouer que la justice des hommes n'est pas difficile.

Cette peine de mort qui se cache de nuit, comme une prostituée, se cou-

damne d'elle-même. Qu'est-ce que ce bourreau qui s'en va, dans un coin perdu de la ville? qui opère comme l'assassin a opéré: par surprise? dont la bascule même est un guet-apens? Si l'échafaud est un exemple, qu'on le dresse en plein midi, sur la place publique, qu'autour, soient rangés les juges en robes et les jurés, et qu'effrontément, sans faiblesse, on exécute la sentence rendue. Cette justice, qui accomplit son œuvre à l'heure louche, retenait son souffle, presque en cachette, avec des hésitations, avec la crainte d'être vue, n'ayant pour témoins que des escarpes et des filles: cette justice-là est infâme!

Il y avait de la grandeur, autrefois, quand le bourreau était, non plus un paisible rentier, mais un Samson - de la dynastie des Samson - rois de la hache. Quand il faisait tournoyer, terrible, dans l'air, le fer homicide et justicier, on frisson d'épouvante remaît toutes les âmes. On devinait que l'homme, qui frappait ainsi un autre homme, ne tremblait pas et qu'il était véritablement l'exécuteur impitoyable des arrêts suprêmes. Mais ce bon M. de Paris, ficelant son prisonnier, l'attachant sur une planche, faisant basculer cette planche, pressant un bouton - ce n'est plus un bourreau: c'est un machiniste. Cet échafaud devient une estrade, et cette exécution une représentation.

On prétend que M. Grévy grâce trop. C'est un parti-pris. Un parti-pris qui l'honore en tous cas. Mais de quel droit M. Grévy peut-il reviser les décisions des juges?

Un misérable est en prison; il attend son heure, mais il conserve un vague espoir, celui de voir sa peine commuée par le chef de l'Etat. Il y a un homme en France qui, d'un mot, peut empêcher de tomber une tête demandée par les juges. S'il n'est pas absolument léger, s'il a des défaillances, s'il a tous les vices et toutes les faiblesses de nos esprits, un condamné sera soumis à ses caprices. Le rejet fait pour dépendre d'une digestion mauvaise, d'une nouvelle fâcheuse, d'un rendez vous interrompu, d'une jalousie de femme, de toutes ces pierres noires qui font trébucher les consciences les plus sereines.

Le droit de grâce est un droit exorbitant. Les rois se l'attribuaient, c'était logique; il fallait, aux yeux de la foule, laisser leur souverain prestige. Laisser la vie, c'est prae la donner; le roi prenait des allures de dieu. Maître absolu, son pouvoir voulait atteindre jusqu'à l'inviolabilité de la vie humaine. Les monarchies sont disparus. Le chef de l'Etat n'est plus que le commis du peuple; le droit de grâce est un droit arbitraire qui doit lui être retiré.

De aucun veut une commission de grâce. Point n'est besoin, la justice suffit.

Et le meilleur moyen de supprimer le droit de grâce serait encore de renverser l'échafaud.

DESCLAUZAS.

SILHOUETTE

D'une Demi-Mondaine

LOUISE LA PERCHE

La Perche est un pseudonyme qui manque de grâce - ce qui ne veut pas dire de vérité. Louise, comme le hareng saur de Charles Gros qui était long... long... long... Elle est longue, d'une désespérante longueur. On n'avait que le choix entre la perche et l'asperge - a moins qu'en n'ait simplement gardé l'adjectif du roi de France: Philippe le Long.

C'est une raquerie: toute jeune, elle débute. Sur la scène du demi-monde, les ad-buts ne sont soumis à aucune formalité administrative. Et c'est presque toujours dans la même pièce qu'ils se font. Du reste, la vie de toutes les cocottes peut s'écrire sur le même modèle. Au premier acte, gamine dans les poux; au deuxième acte, jeune fille avec un amoureux; au troisième acte, Hébé dans la brasserie; au quatrième acte, grande dame dans un salon. Le cinquième acte, c'est le châtiment. C'est peut-être celui-là qui varie le plus.

Mais j'oublie que tu es là tout debout, ô impuissante jeune fille, ô Louise la Perche. En deux lignes on peut tracer sa biographie: il n'y a rien d'absolument saillant en elle; c'est terre à terre et pot au feu. Ce qui fait le manque des existences romanesques manque totalement. Et Berquoito, de sa plume enfantine et grondée, pourrait exquissier le profil de cette Hébé. Elle naquit dans la Droue du côté de

Romans, peut-être à Romans même. Les siens étaient fermiers, petits fermiers faisant valoir. Elle garda les vaches. Et son premier amour fut pour la blanche, qui était douce comme un agneau. Dame, elle alla à l'école, comme on va à l'école à la campagne. Six mois de l'année, et encore quand on y pense. Elle porta sa buche, l'hiver, pour le poêle communal, et les pieds dans la neige, la capeline sur la tête, le panier au bras, elle alla demander à quelque instituteur sans foi, la manne intellectuelle. On n'en fit pas une savante, mais il importe peu.

Du reste, la vraie science est celle d'amour, elle l'entendit ainsi. Elle ne comprit jamais les règles des participes; en revanche, elle savait très bien la valeur d'un aveu. Si les récits de l'histoire de France ne la troublèrent jamais, ceux des voisins l'agacèrent. Elle n'avait pas de l'émotion ne gonflât pas seulement que son cœur. Un jour, la mère s'aperçut de la chose. On a confiance dans ce marchand de mélasses, on a tort. Vendre de la chandelle n'exclut pas la passion. Il avait fait sa cour à Louise entre deux épées. Et ils échangeaient leurs premiers baisers entre un sac de prunelle et un livre de carbonate. Le sempiternel : « C'est tout ce que faut vous servir. » fut leur cliché; si bien que la fille dit au marchand de cornichons, qu'on pouvait lui servir autre chose.

Ainsi dans le bleu — le beau bleu de lessive — s'épanouit le rêve de Louise, alors que Louise était dans sa seizième année.

La maman se dit : ça va faire du scandale. Elle envoya la petite dans sa famille, à Reims. Le père sut plus tard qu'il était grand-père d'une petite fille. Quand elle revint à Romans, au nid de ses amours — ce nid grêlé sur le toit paternel — elle avait dix-huit ans. L'ingrat l'avait oublié? Et, faisant d'autres péchés, avait-il fait d'autres conquêtes? Ce point est obscur, et ne se saisit que l'histoire gagnerait s'il me plaisait de l'éclaircir.

Elle retourna à Reims. On lui fit apprendre un métier. On avait la présomption d'en faire une ouvrière; elle rêvait autre chose. Sans doute qu'elle n'avait pas une prodigieuse mémoire. Non seulement elle oublia ses leçons, mais elle oublia encore l'adresse de son atelier. On la cherche partout. Les patrons et les parents alarmés demandèrent Louise à tous les échos, les échos restaient muets. Louise était à Lyon.

Un trait de génie tout simplement. Elle avait lu que la seconde ville de France était la ville pour les brasseries, que sa place était là; qu'elle manquait au bataillon. Et moi, fi de propos délibéré; plantant une cocarde légère à son minuscule bonnet, elle débuta à la moderne.

La gloire, la fortune, l'amour — trinité enviables, y étaient représentés sous les traits d'un adolescent qui soupirait « cœur qui soupire n'a pas tout ce qu'il désire, dit le proverbe. » C'est pourquoi Louise lui demanda : « Cher petit cœur, désirez-vous quelque chose? L'adolescent qui était aussi pœchut qu'aimant ne voulut accepter aucun partage. Il obligea sa chère Louise à quitter cette sacochette mendiante, à lâcher ce tablier serien. Il l'entraîna dans un luxe inouï. Rien ne lui manqua que la considération qui s'attache à la vertu. Mais on ne peut pas tout avoir si de minces ce prince russe n'avait pas eu de si rapides dégoûts. La lune de miel dura peu. Bientôt l'amant devint rare, l'amante lui en fit le reproche. Il s'abstint tout à fait de défaires le lit monté par lui — pour eux.

Le rêve s'était déjà évanoui. Il fallut revenir à cette sacochette; ressource des affligés, refuge suprême.

Le prince russe revint à des sentiments plus chevaleresques; il en cotérait à sa grandeur d'âme de voir ses petites mains s'épuiser sur de pénibles travaux.

Combien durera de temps cette éphémère royauté? On n'a saisi. La reine est capricieuse; sa beauté est celle de Jouvence. Louise est grande, mince, très brune, elle a des yeux noirs et brillants, le nez moyen, la bouche grande, les lèvres sont toujours humides, indices certains de secrètes voluptés.

Son caractère est enjoué. Du moins, elle est la fiancée pressée de la folie. Bonne fille et bonne camarade. Elle ment! quelle femme ne ment pas? Sa langue est redoutable; elle en use souvent et pique chaque fois quelle parole; mais c'est inconsciemment. Elle ne souffre point qu'on l'irrite; sa colère s'allume sous le feu de la raillerie. Question de nerf, mais point de rancune, le cœur sur la main.

Elle passe dans la foule, distinguée, portant avec l'aisance d'une femme du monde, le deuil de son père. Elle sourit, elle s'incline, elle cause agréablement, se donne des grands airs. Elle est en voie de devenir dame de qualité.

Et l'on ne saurait tenir rigueur à Louise la Perche de sa légèreté; elle est si folle des bêtises qu'elle se dit et de celles qui se font.

A LA GOMME

III

Maintenant, c'est fini. La belle ne va plus à son magasin. Et, timidement, elle épingle Les tarifs de son travérisin.

Sa peau paraît un peu rugueuse; Mais, enfin, ça disparaîtra. Et, si ce n'est encore la gousse, Tout fait croire que ça viendra.

Elle sourit quand elle soigne Aux gains de son ancien métier, Quand elle remuait l'aronge Pour un parfum de quartier.

Chacun lui décerne l'éloge; Sa mère, avec des yeux ravis. La voit pénétrer dans son logis Et la bourre de bons avis :

« Sauviens-toi de l'économie,
« Pas trop de diners copieux,
« Et ne t'en fais conter, ma mie,
« Que par des messieurs sérieux! »

Et celui qui l'a fiancée Avec la honte et l'hôpital. Se dit : « Comme je l'ai lancée! » Sa che-tte fait mon piédestal!

« J'entends partout, sur mon passage :
« — Ce jeune homme, c'est son amant!
« Il paraît qu'elle était très sage! —
« Et ça m'amuse énormément.

« Mais, à part cela, je confesse
« Qu'elle n'est pas trop de mon goût,
« Car ma lascivité professe
« Pour ces vertus un grand dégoût!

« Et c'est simplement pour ne l'aimer
« De l'orgueil à mon front créta
« Que j'ai fait, grâce à ma monnaie,
« De cette enfant une catin! »

UN PHOTOGRAPHE.

LES PREMIÈRES

On se plaignait de la lenteur des débuts. Il est évident que ces spectacles ne sont pas toujours intéressants, que la pièce d'ensemble sera la seule qui donnera une idée absolue de cette troupe. Mais les cahiers des charges imposaient au directeur l'obligation de jouer une pièce choisie dans dix pièces présentées par l'acteur. Cette formalité cause des retards d'autant plus regrettables qu'elle oblige nos directeurs à ne commencer la vraie saison théâtrale qu'au mois de décembre.

Le *Veux Caporal*, c'était prévu, a été un long triomphe pour M. Simon-Jalabert. Il a été supérieur dans ce rôle. C'est vraiment l'acteur de drame. Il y a de la chaleur, du mouvement. Il est servi à souhait par un visage modèle. Il a parfaitement mimé son rôle jusqu'au deuxième acte il devient muet.

Il y a si longtemps que les Lyonnais n'ont pas vu jouer cette pièce qu'elle a pour eux l'attrait d'une nouveauté — d'une nouveauté qui serait restée de vieille ficelle. On a raconté partout que ce drame a été fait pour Frédéric-Lemaître quand ce puissant artiste eût presque totalement perdu sa voix.

M. Simon-Jalabert avait une tâche pénible, un rôle de cet importance est un héritage écrasant. L'artiste s'en est admirablement tiré. Les ovations qui ont salué son acceptation le lui ont prouvées surabondamment.

Il ne reste à côté de M. Simon-Jalabert que M. Dumoraize. Il s'était fait une réputation de bon comédien; sa figure était une trouvaille. Il excellera dans les rôles de traître.

Cependant elle n'est pas la première venue. Elle prouve un excellent tempérament artistique. Si Mme Antoinette ne voulait plus confondre la comédie avec le drame et réciproquement, elle donnerait la somme de talent que son intelligence et son application promettent.

M. Gerbert débutait également dans cette pièce. Il a remporté son succès habituel. M. Gerbert — comme M. Dalbert — sont les étoiles lyonnaises par excellence. Le public fera toujours des ovations à ces « gones ».

MM. Dumoraize, Mme Simon-Jalabert, Mme Billon ont très convenablement tenu leurs rôles.

Le *Crin de beauté*, une petite comédie de M. Gerbert, de M. Gerbert, a été de chute de rideau. Ce genre primé d'ailleurs, un peu boulevardier, n'a été écouté que d'une façon distraite.

Cette soirée de débuts s'achève enfin. Nous allons donc assister à une vraie pièce, jouée dans son cadre et étudiée avec le soin le plus scrupuleux.

Dés maintenant, on peut dire cependant que la troupe de comédie si incohérente des premiers jours, commence à présenter un ensemble remarquable et que les Célestins nous promettront de bonnes soirées. — DE SAINT-SAVIN.

Scala-Bouffe

Charmante soirée passée à la Scala. Toujours le même public élégant et empressé. Nos belles petites y déploient leurs plus exquises toilettes et y lancent leurs plus lascives coiffures. C'est un trou-fou continu dans les fauteuils d'orchestre. Celui qui voudrait avoir une idée absolue du demi-monde lyonnais, n'aurait qu'à passer une soirée à la Scala.

Les artistes — quoique jouant un rôle secondaire dans le spectacle, — ont l'air de se concentrer sur la scène, — les artistes ne montrent pas moins de grands talents.

En première ligne il faut citer un jeune homme, M. Delpeyre. La série d'imitations des *Médécins*, pourrait être signée: Henry Monnier, tant pour le dessin que pour le texte.

La mise en scène de cette œuvre mérite une mention spéciale, les décors très jolis et les costumes frais et de bon goût.

Prochainement début de Mlle Thérésina, première danseuse des principaux théâtres d'Italie.

A l'étude deux opérettes. Le *Pommier des amours* et le *Retour du saltimbanque*. Qu'on se le dise. — NESTOR.

Théâtre des Variétés. — Dimanche, la troupe de drame du charmant théâtre des Brotteaux donnait une représentation (reprise) du beau drame: *Les Chevaliers de Brochard*. Ce drame, bien connu des Lyonnais, et dont l'action se passe en Angleterre, avait attiré une salle comble.

M. Montlhéry a joué un véritable comédien le rôle de Jack Schepard, il a été plusieurs fois rappelé, et c'était justice. Nous devons aussi féliciter M. et Mme Besocier, Daryl, Saint-Eugène, MM. Laurent, Vallier, Pallud, Roger, Royan, Colbrum, François. En somme, enregistrés une bonne soirée et bonne recette pour le nouveau directeur du théâtre des Variétés.

Incessamment auront lieu les débuts de la troupe d'opérette. — NESTOR.

CANCANS ET POTINS

LES SCANDALES DE LYON

Le Repaire de ces Messieurs!

Dans nos flieries à travers Lyon, nous aperçûmes un jour, blottie dans l'angle d'une de nos places les plus fréquentées, une toute petite devanture, bien basse, bien humble. Sans notred'abord à l'extérieur, la modeste enseigne de cette échoppe serait certainement échappée à notre regard.

Mais, comme l'œil perspicace de la *Bavarde* doit pénétrer partout, nous nous sommes doutés que cette simple devanture devait cacher quelque chose, quelque chose sociale, aussi résolument nous devions pénétrer le secret de cet mystérieux établissement.

Sur la porte nous lisons (en lettres jaunes) : « Brasserie, café, restaurant, etc. » Enfin, admettons que ce soit une brasserie et pâtisseries.

Tout d'abord nous sommes frappés de l'air mystérieux qui règne dans l'espace de cette vitrine où nous nous trouvons, mais guidés par la leur qui nous vient de l'extrémité opposée à l'entrée, nous pénétrons dans une salle où un ciel ouvert tamise paisiblement un jour humide. Un ruban d'arbres verts en dérobe l'entrée. Cet obstacle franchi, nous commandons un bock à un garçon étouffé. Aussitôt nous voyons toutes les têtes se tourner et fixer sur nous des yeux inconnus; nous sommes alors, un instant, examiner à loisir toutes ces figures, suintant le vice, la prostitution et la débauche; puis nos regards s'arrêtent sur des visages suspects, tout entrecoupés dans le calme et la *Bavarde* qui tranquillement se livre à l'étude qu'elle veut faire.

D'abord, à droite, nous remarquons un groupe de gros messieurs, à l'air jovial, bien peignés, bien frisés, puant le lubin et... autre chose; leurs yeux nous rémourent involontairement les billes d'un jeu renouvelé des Grecs; de massives chaînes de montres ornent leurs gilets multicolores; des brillants boutonnet brillants à leurs doigts font remarquer qu'ils n'ont pas des mains, mais, des pattes; tous se ressemblent. Nous reconnaissons bien vite la MM. les propriétaires de plusieurs importantes maisons de commerce de Lyon, fortement numérotées. Ignobles marchands de chair humaine, qui viennent dans cet entre boire ou jouer l'argent qui gagnent pendant ce temps, de pauvres malheureuses, à la suite de leur corps, et au prix du tarif. Mais ces étres nous font horreur, détourner les yeux.

Hélas! ce n'est que pour tomber de Charrybe on Seylla. Dans le milieu de la salle nous voyons des figures de connaissance; nous avons rencontré ces gens-là déjà dans tous les tripots; voilà le vieux croupier à cheveux blancs, dans la tête principale se détache sur une redingote crasseuse; un autre vient de passer quelques jours à la campagne, aux frais du gouvernement; il n'en porte pas moins fièrement la moustache. Nous nous connaissons, aimables gens, les uns anciens croupiers, d'autres flairant simplement le ponton naïf pour le dévaliser. Les uns faisant les villes d'eaux ont mis avec la plus parfaite élégance, d'autres, plus sédentaires, portent la houppe aussi propre que les cartes sur lesquelles ils s'exercent. Tous nous regardent d'un air rapace. Nous prenons-ils donc pour de bons pigeons? Là, mes amis, la *Bavarde* ne se laissera pas plumer par vous; elle vous connaît trop. Mais vous êtes bien nombreux ici! Est-ce qu'il n'y a plus de tripots? ou bien si peut-être on ne veut plus de vous nulle part?

Mais notre attention est détournée de cette réunion d'Hellènes par un groupe que nous apercevons à une table à gauche. Nous venons de reconnaître rejoignant cette table et sortant des obscures profondeurs d'une salle de billard, un bon ami de la vieille Pélagie; brave homme, du reste, que le gouvernement a nourri aussi pendant quelque temps. Il apporte avec lui une pièce de soie, un tableau et différents autres objets, que nous ne pouvons définir; cependant nous croyons distinguer quelques chapéaux déformés et un lot de vieilles ferrailles rouillées. Aussitôt, nos regards vont plonger dans la direction des billards. Peu à peu, nous habituant à la pénombre qui règne dans cette sorte de souterrain, nous distinguons tout un capharnaüm, impossible à décrire, et dont l'ami de Pélagie avait apporté quelques échantillons à ses copains. Ah! mais, nous y sommes! un familier de la vieille Pélagie, de vieux rossignols, de plus, dans le groupe, quelques jeunes gommeux, eh, oui, mes amis, c'est la fameuse bande qui entretient le luxe de ces dames.

C'est le repaire de ces aimables *faisandiers* qui vendent aux naïfs gommeux quelques vieux rossignols valant bien cent sous, et ceur font signer comme quoi ils ont reçu un beau louis bien jaunes et bien sonnants! Ce sont là les pourvoyeurs de Pé-

lagie et consorts, les habitués des vendeurs, des antiquaires, etc.

Nous reconnaissons encore M. le directeur de la maison Canaille et Cie, agence d'affaires (verveuses), etc. Tiens, mais ce grand escogriffe là-bas, c'est encore une de nos vieilles connaissances de tripot... Mais, chut, taisons-nous, l'on m'a assuré que M. Louis l'avait embauché.

Et cette plaie sociale existe à Lyon, au centre de la ville; ce refuge de gens en rupture de tripots, d'Alphonnes à gros et petits numéros, de courtiers d'usuriers, en rupture de prison; tout cela s'étale au milieu de Lyon, dans un établissement qui est public! Et, pauvres contribuables, nous payons pour avoir une police qui protège la société. O tempora! o mores!

Toutte femme a son dada. Celui de Ma Mère m'attend est de posséder un coupé, dans lequel et le pourrait à son aise, prélasser son unique personne. Seulement, comme il a nagé sur sa tête, et que ses amoureux s'en sont aperçus, elle n'en trouve aucun assez naïf pour lui offrir l'objet de ses rêves. En fille douée d'une forte dose de philosophie, elle se console en usant largement du coupé de son amie Adèle Désange. Lorsqu'il e fait ses visites nocturnes à un sien ami, elle la bombarde de coupes de soie, elle n'oublie jamais de s'enfermer sciemment dans le coupé.

Fonfon est bien méchante pour ses petites amies. Elles ne se contentent pas de l'amitié d'Ida Ténor, il faut encore quelle fasse des œux-àux nababs de ses camarades. Elle a été jusqu'à écrire à une belle épinglée pour qu'elle lui cède son jeune « dorateur. Elle n'a aucun scrupule la Fonfon.

Vendredi aux Célestins, à la fin de la représentation trois catapultes de marque se sont montrées au fauteuil; Lucy Maia, Marie Brut, et Marguerite Kailou en costume de satin marron. Samedi, il y avait: Marcelle Abel, Juliette la Suave, Ida Ténor, costume de grenadine noire d'un luxe étonnant. Lucy Bernard superbe dans son costume loutre et sa perline velours rouge. Jeanne Confort, Marie Chatelain, Marie Bourgoing, Tonine Françon et Henriette Chailou.

La charmante Aimée de Nelly est lancée. Nous l'avons aperçue jeudi soir en voiture, traversant la place Bellecour.

Le même jour, nous avons rencontré Maria l'Auvergnate et son amie Marie de Clermontallant à la casse aux nababs à la musique de Bellecour.

Jepudi dernier à la Scala, tout un essaim de biches: Henriette Kailou, en costume beige, Fonfon en satin broché noir, en compagnie de Jeanne Confort, taille de faille rouge. Caroline la Grenobloise costume marron. Fanny Bonbon avec son amie Rose. Lucie la Folle-tout-jour gaie, robe beige, chapeau japonais, Jenny Merluochon costume décoloré. Claire du Lycée, qui a eu sa petite manifestation. Tonine Françon en noir. André la charmante, jolie toilette de satin bleu. Mathilde Bellecour jolie toilette marron. Jenny Lavache et la mère Godard, n'ont pu trouver place. Heureux M. Guillet!

Ida Ténor, Marcelle Abel et Juliette la suave ne se quittent plus. Elles ont formé une association pour l'exploitation des jeunes boudinés lyonnais. Juliette sera la caissière de cette maison de banque.

Toutes trois étaient aux Célestins jeudi. Ida en jupe marron et taille de velours. Marcelle jupe grise, taille de satin bleu et Juliette en toilette sombre.

Adrienne Rique serait-elle favorisée par la dame de poux? Nous apprenons de source certaine qu'elle a envoyé, d'Aix-les-Bains, cent francs à un de ses créanciers pour solder un billet.

Bien Madame pour cet acte généreux.

Vendredi soir, Antoinette, l'Hébéd' brasserie Mulhouse, prise d'une attaque d'épilepsie déchirait toutes les *Bavardes* qui lui tombaient sous la main, et elle demandait la tête des rédacteurs. Calmez-vous, biche, car nous avons encore certaines historiettes à narrer.

Vraiment c'est à n'y rien comprendre. Maria la Boulotte, qui avait été renvoyée de la Grotte, pour insultes à la patronne; qui s'était vu dresser procès verbal sur la demande du patron, vient de rentrer à cette brasserie. La voilà de nouveau serveuse de bocks à Lyon.

Nous espérons que cette nouvelle est apocryphe, car la *Bavarde* serait obligée de demander la suppression des femmes dans cet établissement, la Boulotte aux bonbons, étant un sujet permanent de scandales.

Après être revenue de voyage, Angèle et Saint-Etienne, qui avait été recueillie par une de ses amies rue Turpin, s'est décidée à reprendre la sacochette et le tablier. C'est à la brasserie de la Pécherie qu'elle sert actuellement Gambirinus, elle n'a guère la sympathie de ses camarades. On la prie de quitter son étrenel corsage bleu.

Hélène la petite poupée n'est plus à la Pécherie. Elle a déserté le bataillon des serveuses de bocks, pour s'enregistrer parmi les vestales qui font les délices des boudinés lyonnais.

netto de nous donner des nouvelles de sa protégée Marguerite de Lys, qu'on ne voit plus nulle part.

L'autre jour, près du manège lyonnais aperçu: la belle Eléonore et son amie la cuirassière. Allaient-elles prendre des leçons d'équitation, pour faire plaisir à leurs amis du 9^e cuirassiers?

L'affaire Schneider

Une horizontale parisienne vient de faire des siennes à Lyon. Avec stupefaction, nous avons constaté que ni le Progrès, ni le Lyon républicain, ces deux chevaliers servants d'Elodie Valoir, n'avaient pris parti pour la belle contre l'agent de change dont le Petit Lyonnais donne le nom. Ah! s'il se fut agi de la *Bavarde*!

En tout cas, voici l'histoire narrée par le journal lyonnais :

Tentative de chantage. — Mme Schneider, rentière, domiciliée à Paris, a été condamnée hier par le tribunal correctionnel de notre ville à un mois de prison.

Voici les faits qui ont amené cette dame sur les bancs de la correctionnelle. Il y a trois jours, cette dame arrivait à Lyon et descendait dans un hôtel de notre ville où elle se faisait inscrire sous le nom de Mme Fédor; le lendemain elle allait loger dans un hôtel du quartier Perrache sous le nom de Mme de Sombréuil.

Avant-hier, vers deux heures de l'après-midi, elle se faisait conduire chez M. Marietton, agent de change place de la République, 24, et le pria de lui remettre une certaine somme d'argent.

Ne voulant satisfaire à sa demande, l'agent de change la pria de vouloir bien se retirer.

Furieuse de ce refus, sa créancière s'en prit aux glaces et aux meubles de son cabinet et il fallut requérir deux gardiens de la paix pour l'arracher du domicile de M. Marietton.

Mme Schneider a interjeté appel de sa condamnation.

Cette affaire nous paraît être un affaire de chantage; voici du reste les déclarations faites à l'audience du tribunal correctionnel de samedi par cette dame pour justifier ses actes.

Très jeune, vers 14 ans, dit-elle, elle devint la maîtresse de M. Marietton, qu'elle quitta pour tomber dans les bras de M. Féder, ancien directeur de l'Union générale.

Tant que la banque prospéra, elle n'eut rien à désirer, son amant subvenant largement à ses besoins; mais quand l'heure de la débâcle sonna, le krach eut un terrible écho dans son intérieur. Avec la disparition de M. Féder, l'opulente disparut et la mère arriva à grand pas.

M. Marietton, à qui elle écrivit alors, et qui se trouvait à Paris, lui acheta un mobilier et renoua ses relations avec elle, mais l'argent manquant, elle se décida à venir le relancer à Lyon et à lui rendre visite; admise en sa présence, elle lui expliqua sa position et le pria de lui venir en aide; ce fut sur son refus et après qu'il eut dit qu'il ne la connaissait pas et qu'il avait la libre arête qu'elle se livra à la scène de violence qui motiva son arrestation.

Comme nous le disons plus haut, tout porte à affirmer que M. Marietton est actuellement victime d'une odieuse tentative de chantage.

Vendredi dernier, au théâtre des Célestins, on remarquait Anna Nabab dans une toilette crème de fort bon goût. Décidément cette biche se lance surtout depuis qu'elle a oublié la Part, Dieu.

Irma l'Athénienne et Amélie Linotte ont quitté maître Martineau pour pouvoir donner plus de temps à MM. les cuirassiers. Cependant Amélie n'a pas tardé à reprendre la sacochette au Lycée, en remplacement de Francine Boulevardog, qui, à son retour de Genève, a été renvoyée.

Clotilde des Vingt-Deux Cantons est si bavarde, que dimanche une de ses camarades a été forcée de lui crôper le chignon pour mettre fin à ses racontars.

La dèche, qui fait en ce moment de grands pas pour arriver jusqu'à Pauline Bac, va sans doute forcer celle-ci à réclamer à Jeanne Culotte la toque qu'elle lui a prêtée, et dont fait un si bon usage cette dernière.

été surprises à la bergère, car elle a repris sacochette et tablier à la brasserie des Concerts.

Alice la Boulotte veut s'instruire. Cette biche a pris une institutrice. Nous lui conseillons de joindre à l'instruction qu'elle acquiert, une teinté de savoir faire et de ne pas crier si haut que son nabab est un vieux, il pourrait s'en formaliser.

Les amis de la superbe Antonia sont contrits; depuis fort longtemps, ils n'entrent-voient plus que sa bonne promenant son gentil petit chien.

Bravo compliments pas Louise de la brasserie de Suçz, qui tous les soirs va faire une station à l'Assommoir. Est-ce pour y récolter des lapins? On dit qu'elle en élève.

La loi du 19 ventose an XI interdit l'exercice de la médecine aux pharmaciens — Serait-elle abrégée puisque certain potard de la rue Bourbon conseille et foutin des gargariques à Marie Garance pour ses maux de gorge, et des boules de gomme à Marie Robin, toutes deux serveuses de bocks à la Brasserie des Fleurs — (Bien plus, il fournit certaine pommeau grise à la plougeuse de la même Brasserie). Nous serions heureux de savoir avec quelle monnaie, il est payé.

Maria la Caladoise nous prie d'insérer cette phrase épineuse en réponse à l'entr-éfilé où il était question de son futur mariage: « Quand j'aurai besoin d'un empêtre, je me marierai! » En aurait-elle besoin?

Marie Garance délaisse les soldats de la ligne pour les chasseurs de Vincennes. Nous voulons bien croire qu'elle abandonnera son surnom qui n'a des lors plus de raison d'être — Mais ce changement d'affections n'a pas lieu sans souffrances puisque cette Hébéd' est oppressée de terribles palpitations de cœur.

Ernestine de la Brasserie Ladet. (Ninette pour les amis) est tout heureuse que son petit homme ait fini ses 28 jours. Le jeune commençant à lui paraître long, quoiqu'il ait plus court que celui de Carème.

Samedi dernier, à la musique de Bellecour, on pouvait voir, assises à la porte de la maison Dorée et buvant gravement des bocks, trois marchandes d'oranges ou de bouquets, à la figure parcheminée, au nez entumé — Elles venaient sans doute, dans la compagnie des reines du jour, se rappeler le temps où elles élébaussaient le public de leur luxe hautain, où elles étaient envies par les tons.

Il ne s'est pas même présenté un gentleman pour leur payer leurs consommations. Ou sont les neiges d'autan?

C'est par suite d'une erreur que nous avons annoncé le départ de la Brasserie Ladet, de Marguerite Boutonnet et de Jeanne Geneviève. Nous nous sommes trompés de Brasserie. Annette est en voyage, elle est seulement provisoirement remplacée par Ernestine.

Il y a quelque temps, le nabab de Maria l'Auvergnate offrait à la belle une boîte de cuillères à café en bronze aluminium. Aphonse voit briller ces cuillères, vite il les emporte, les croyant en or, et les porte chez sa tante de la rue Ferrandière. Là, désillusion complète; non seulement l'on ne voulut rien lui prêter, mais l'on confisqua les pièces à conviction, et peu s'en fallut qu'il ne fût lui-même gendarme par M. le commissaire. Il ne rendit pas les cuillères à Maria, qui le consola de ses déboires par... un tendre baiser; il est si gentil. Alphonse.

Louise La Perche pourrait-elle nous dire ce que demandait ce jeune tourtereau qui était sous ses fenêtres l'autre soir et qui l'a appelé pendant près d'une heure.

Cela ne plaît pas à vos voisins et voisines. Que diable, ma bonne Louise, soyez exacte au rendez-vous que vous donnez et ne faites pas poser ainsi vos amis.

Marie Diaphane, surnommée Tête de Cire, se permet certains récits sur ses collègues. Cette biche, ancienne cuisinière de l'Herminette, rue Gentil, ferait bien de modérer sa langue.

Samedi, à la Scala: Fonfon, en noir; Jeanne Confort, toilette grisaille; Jenny Merluochon, chapeau feutre gamin, était en compagnie de Marie Matossi, dont la coiffure laissait à désirer. Fanny Bonbon et son amie Rose. Lina, chapeau gamin qui ne lui va pas. Catherine de Plassard avec son amie Irma l'Athénienne. Marie des Chaises, Marthe la Frisée, Maria l'Auvergnate, superbe costume crème. Marie Bouvier, et enfin une Parisienne qui se monté depuis quelques jours dans des costumes excentriques, mais qui est réellement trop maquillée.

Marie-Louise Robert est partie vendredi pour Saint-Etienne, où elle va passer quelques jours, et étaler ses nouveaux costumes.

Caroline la Grenobloise a perdu son jeune nabab. Serait-ce lui qui lui a offert son manteau à carreaux blancs et noirs. Il fait bien les choses.

